

# Question 3 – Quelle est l'origine de nos croyances morales ?

Séquence 1 - Éthique et philosophie morale / Chapitre 2 : La morale, le devoir

## PLAN

### Introduction

- (a) Analyse de la notion d'origine
- (b) Problématique

### I – La généalogie de la morale (Nietzsche)

- A. Expliquer les conditions de naissance des valeurs morales
- B. Comprendre la genèse de la conscience morale
- C. Examiner la “valeur des valeurs”

### II – L'idée d'une base naturelle de la morale

- A. La pitié selon Rousseau
- B. La question de l'origine du mal
- C. Une approche contemporaine : l'éthique évolutionniste

### Introduction

- (a) Analyse de la notion d'origine

<i>La question de l'origine (question 3)</i>	<i>La question du fondement (cf. question 4)</i>
<p>Une question de fait (c'est-à-dire une question qui porte sur ce qui explique un phénomène) ...</p> <p>... qui conduit à une recherche de ce qui est premier dans l'ordre chronologique des causes ...</p> <p>... afin de trouver dans la réalité la source d'un phénomène (on cherche à saisir la réalité telle qu'elle est)</p>	<p>Une question de droit (c'est-à-dire une question qui porte sur ce qui justifie une idée ou un fait) ...</p> <p>... qui conduit à une recherche de ce qui est premier dans l'ordre logique des raisons ...</p> <p>... afin de trouver un principe qui permet d'affirmer la légitimité d'une idée ou d'un fait (on cherche à saisir ce qui devrait être)</p>

- (b) Problématique

À première vue, les valeurs morales sont transmises socialement à travers l'éducation, au sein de la famille, de l'école, ... Mais n'y a-t-il pas un ancrage de notre sens moral dans la nature humaine elle-même ? Notre capacité morale est-elle purement de l'ordre de l'acquis culturel, ou bien y a-t-il une disposition innée et naturelle à la morale ?

### I – La généalogie de la morale (Nietzsche)

- A. Expliquer les conditions de naissance des valeurs morales

<i>1er coup de marteau : derrière l'évidence et le caractère naturel des valeurs morales, il y a tout un processus historique et social</i>	Nous tenons généralement les valeurs morales pour des évidences : il nous paraît évident qu'il ne faut pas tuer, qu'il faut aider les autres. La morale a ainsi l'apparence d'une donnée naturelle tant elle est intimement inscrite en nous. Selon Nietzsche, il s'agit de briser cette représentation que nous avons de la morale : les valeurs morales n'existent pas de tout temps et en tout lieu, elles sont le résultat d'une histoire et le produit d'une société particulière. La morale n'existe pas dans le ciel clair des idées, il faut se plonger dans la profondeur de l'histoire pour en comprendre la genèse progressive : « pour le généalogiste de la morale, il y a une couleur cent fois préférable à l'azur : je veux dire le gris, j'entends par là [...] tout le long texte hiéroglyphique, laborieux à déchiffrer, du passé de la morale humaine » (Nietzsche, <i>Généalogie de la morale</i> , Avant-Propos, 7)
<i>L'exemple de Nietzsche : le christianisme</i>	Le christianisme valorise tout ce qui relève de l'amour du prochain et critique l'agressivité envers autrui. Cette manière de penser peut sembler tout à fait naturelle. Pourtant elle dépend d'un contexte historique et social particulier que Nietzsche cherche à comprendre : « Lorsque la structure de la société parut solidement établie dans son ensemble, assurée contre les dangers extérieurs, ce fut [la] crainte du prochain qui créa de nouvelles perspectives d'appréciations morales. Certains instincts forts et dangereux, tels que l'esprit d'entreprise, la folle témérité, l'esprit de vengeance, l'astuce, la rapacité, l'ambition, qui jusqu'à ce moment, au point de vue de l'utilité publique, n'avaient pas seulement été honorés — bien entendu sous d'autres noms, — mais qu'il était nécessaire de fortifier et de nourrir parce que l'on avait constamment besoin d'eux dans le péril, commun, contre les ennemis communs, ces instincts ne sont plus considérés dès lors que par leur double côté dangereux [...] et peu à peu on se met à les marquer de flétrissure, à les appeler immoraux, on les abandonne à la calomnie. » (Nietzsche, <i>Par-delà bien et mal</i> , 201)
<i>Application à la morale contemporaine (le cas de la tolérance)</i>	On peut faire, à la manière de Nietzsche, une généalogie de la tolérance et comprendre en ce sens les conditions historiques et sociales qui ont conduit à la valorisation de la tolérance dans les sociétés modernes. La notion même de tolérance se constitue dans le contexte des guerres de religion (cf. l'édit de Nantes) ; au cours du XX <sup>e</sup> siècle, les génocides, la question du racisme, de la décolonisation font apparaître la nécessité d'un appel à la tolérance. En définitive, c'est en raison de l'individualisme et du multiculturalisme des sociétés modernes que l'on peut observer une telle valorisation de la tolérance : les sociétés qui ne connaissent pas le pluralisme n'ont tout simplement pas besoin de la notion de tolérance.

*2e coup de marteau : derrière la voix intérieure de la conscience morale, il y a un fond pulsionnel*

Nous venons de comprendre comment les valeurs morales se constituent dans l'histoire d'une société, mais comment l'individu acquiert-il ces valeurs ? Comment la conscience morale elle-même se constitue-t-elle ? Pour Nietzsche, il s'agit de briser la représentation de la conscience morale comme "voix intérieure" qui nous indiquerait le bien et le mal. Avant de se jouer dans l'espace de la réflexion et de la conscience, la morale se constitue au niveau même des pulsions.

#### 1/ Morale et pulsion grégaire

« Instinct du troupeau. — Là où nous rencontrons une morale, nous trouvons une appréciation et une hiérarchie des pulsions et des actions humaines. Ces appréciations et ces hiérarchies sont toujours l'expression des besoins d'une communauté et d'un troupeau : ce qui lui est utile au premier titre [...], cela est aussi l'étalon suprême de la valeur de tous les individus. La morale induit l'individu à devenir fonction du troupeau et à ne s'attribuer de valeur que comme fonction. [...] La moralité est l'instinct du troupeau dans l'individu. » (Nietzsche, *Le Gai Savoir*, §116)

« [L]a moralité n'est rien d'autre (et donc, surtout, rien de plus) que l'obéissance aux mœurs, quelles qu'elles soient ; or les mœurs sont la façon traditionnelle d'agir et d'apprécier. Dans les situations où ne s'impose aucune tradition, il n'y a pas de moralité ; et moins la vie est déterminée par la tradition, plus le domaine de la moralité diminue. L'homme libre est immoral parce qu'il veut en tout dépendre de lui-même et non d'une tradition : pour toutes les formes de l'humanité primitive, "mauvais" est synonyme d'"individuel", "libre", "arbitraire", "inhabituel", "imprévu", "imprévisible". » (Nietzsche, *Aurore*, §9)

La morale que secrète une société est une *morale du troupeau*, qui se fonde sur une *pulsion grégaire*. Le "bien" correspond à ce qui est conforme à la normalité, à ce qu'on a l'habitude d'observer. À la base du jugement moral, il y a une crainte de ce qui sort de l'ordinaire, un besoin de sécurité que l'individu trouve dans la fusion avec la masse et dans la conformité aux normes communes.

#### 2/ Morale et pulsions sauvages

Si le "bien" correspond à ce qui est conforme aux normes ordinaires, alors le "mal" se rapporte à tout ce qui n'est pas régulier, à tout ce qui est imprévisible et sauvage. Dans son opposition au "mal", les mœurs vont ainsi chercher à domestiquer tout ce qui relève des pulsions sauvages. Les mœurs sont en ce sens une *morale du dressage* : il va s'agir de normaliser l'individu, de lui imposer un comportement régulier. L'histoire de la morale est du coup d'abord une histoire de la cruauté : le rappel de l'existence de la norme se fait par la punition, par la souffrance infligée, par un marquage du corps, afin de créer à l'homme une mémoire.

« On devinera dès l'abord que l'idée de "conscience" [...] a derrière elle une longue histoire, l'évolution de ses formes. [...] « Comment à l'homme animal faire une mémoire ? Comment sur cette intelligence du moment, à la fois obtuse et trouble, sur cette incarnation de l'oubli, imprime-t-on quelque chose assez nettement pour que l'idée en demeure présente »... Ce problème très ancien, comme bien l'on pense, n'a pas été résolu par des moyens précisément doux ; peut-être n'y a-t-il même rien de plus terrible et de plus inquiétant dans la préhistoire de l'homme que sa mnémotechnique. « On applique une chose avec un fer rouge pour qu'elle reste dans la mémoire : seul ce qui ne cesse de faire souffrir reste dans la mémoire » — c'est là un des principaux axiomes de la plus vieille psychologie qu'il y ait eu sur la terre » (Nietzsche, *Généalogie de la morale*, II, 3)

Mais cette mémoire n'a pas encore la forme d'une conscience morale à proprement parler : c'est avant tout le corps lui-même qui ici est discipliné par des dispositifs de contrôle qui s'imposent, de l'extérieur, à l'individu. La forme ultime de dressage consiste en une intériorisation de ce processus sous la forme du remords, de la culpabilité, de la honte : l'individu s'autocontrôle et se punit lui-même (l'agressivité, la cruauté de l'individu se retournent contre lui-même).

« Tous les instincts qui n'ont pas débouché, que quelque force répressive empêche d'éclater au-dehors, *retournent en dedans* — c'est là ce que j'appelle l'*intériorisation* de l'homme : de cette façon se développe en lui ce que plus tard on appellera son "âme". Tout le monde intérieur, d'origine mince à tenir entre cuir et chair, s'est développé et amplifié, a gagné en profondeur, en largeur, en hauteur, lorsque l'expansion de l'homme vers l'extérieur a été *entravée*. Ces formidables bastions que l'organisation sociale a élevés pour se protéger contre les vieux instincts de liberté — et il faut placer le châtiment au premier rang de ces moyens de défense — ont réussi à faire se retourner tous les instincts de l'homme sauvage, libre et vagabond — *contre l'homme lui-même*. La rancune, la cruauté, le besoin de persécution — tout cela se dirigeant contre le possesseur de tels instincts : c'est là l'origine de la "mauvaise conscience". L'homme qui par suite du manque de résistances et d'ennemis extérieurs, serré dans l'étau de la régularité des mœurs, impatientement se déchirait, se persécutait, se rongait, s'épouvantait et se maltraitait lui-même, cet animal que l'on veut "domestiquer" et qui se heurte jusqu'à se blesser aux barreaux de sa cage, cet être que ses privations font languir dans la nostalgie du désert et qui fatalement devait trouver en lui un champ d'aventures, un jardin de supplices, une contrée dangereuse et incertaine, — ce fou, ce captif aux aspirations désespérées, devint l'inventeur de la "mauvaise conscience". » (Nietzsche, *Généalogie de la morale*, II, 16)

C. Examiner la “valeur des valeurs”

<p><i>3e coup de marteau : derrière les “belles vertus”, il y a des vices et des faiblesses</i></p>	<p>Notre conscience morale est constituée par un ensemble de valeurs qui nous semblent importantes pour distinguer le bien et le mal. Mais ce qui nous semble “bon” ou “mauvais” l'est-il véritablement ? La généalogie de la morale conduit à une remise en question de la valeur de ces valeurs.</p> <p>« On tenait la valeur de ces “valeurs” pour donnée, réelle, au-delà de toute mise en question ; c’est sans le moindre doute et la moindre hésitation que l’on a, jusqu’à présent, attribué au “bon” une valeur supérieure à celle du “méchant”, supérieure au sens du progrès, de l’utilité, de la prospérité pour ce qui regarde le développement de l’homme en général (sans oublier l’avenir de l’homme). Comment ? Que serait-ce si le contraire était vrai ? Si, dans l’homme “bon”, il y avait un symptôme de régression, quelque chose comme un danger, une séduction, un poison, un narcotique qui ferait peut-être vivre le présent aux dépens de l’avenir, d’une façon plus agréable, plus inoffensive, peut-être, mais aussi dans un style plus mesquin, plus bas ? En sorte que, si le plus haut degré de puissance et de splendeur du type homme, possible en lui-même, n’a jamais été atteint, la faute en serait précisément à la morale ! En sorte que, entre tous les dangers, la morale serait le danger par excellence. » (Nietzsche, <i>Généalogie de la morale</i>, Avant-Propos, 6).</p> <p>En tant que morale du troupeau, les mœurs conduisent à un renoncement à toute grandeur.</p> <p>« Ce sont les instincts les plus élevés, les plus forts, quand ils se manifestent avec emportement, qui poussent l’individu en dehors et bien au-dessus de la moyenne et des bas fonds de la conscience du troupeau, — qui font périr la notion d’autonomie dans la communauté, et détruisent chez celle-ci la foi en elle-même, ce que l’on peut appeler son épine dorsale. Voilà pourquoi ce seront ces instincts que l’on flétrira et que l’on calomnierait le plus. L’intellectualité supérieure et indépendante, la volonté de solitude, la grande raison apparaissent déjà comme des dangers ; tout ce qui élève l’individu au-dessus du troupeau, tout ce qui fait peur au prochain s’appelle dès lors méchant. L’esprit tolérant, modeste, soumis, égalitaire, qui possède des désirs mesurés et médiocres, se fait un renom et parvient à des honneurs moraux. » (Nietzsche, <i>Par-delà bien et mal</i>, 201)</p> <p>En tant que morale du dressage, les mœurs conduisent à un affaiblissement de l’individu.</p> <p>« De tout temps on a voulu « améliorer » les hommes : c’est cela, avant tout, qui s’est appelé morale. [...] Appeler “amélioration” la domestication d’un animal, c’est là, pour notre oreille, presque une plaisanterie. Qui sait ce qui arrive dans les ménageries, mais je doute bien que la bête y soit “améliorée”. On l’affaiblit, on la rend moins dangereuse, par le sentiment dépressif de la crainte, par la douleur et les blessures ou en fait la bête malade. — Il n’en est pas autrement de l’homme apprivoisé que le prêtre a rendu “meilleur”. Dans les premiers temps du Moyen-Âge [...] on “améliorait” par exemple les nobles Germains. Mais quel était après cela l’aspect d’un de ces Germains rendu “meilleur” [...] ? Il avait l’air d’une caricature de l’homme, d’un avorton : on en avait fait un “pécheur”, il était en cage, on l’avait enfermé au milieu des idées les plus épouvantables... Couché là, malade, misérable, il s’en voulait maintenant à lui-même ; il était plein de haine contre les instincts de vie, plein de méfiance envers tout ce qui était encore fort et heureux. » (Nietzsche, <i>Le Crépuscule des Idoles</i>, Ceux qui veulent rendre l’humanité “meilleure”, 2)</p>
<p><i>L'exemple de Nietzsche : le christianisme</i></p>	<p>Derrière la valorisation de la pitié envers autrui par le christianisme, il y a une dépréciation générale de l’existence, une forme de nihilisme.</p> <p>« On appelle le christianisme religion de la <i>pitié</i>. — La pitié est en opposition avec les affections toniques qui élèvent l’énergie du sens vital : elle agit d’une façon dépressive. [...] Elle comprend ce qui est mûr pour la disparition, elle se défend en faveur des déshérités et des condamnés de la vie. Par le nombre et la variété des choses manquées qu’elle <i>retient</i> dans la vie, elle donne à la vie elle-même un aspect sombre et douteux. On a eu le courage d’appeler la pitié une vertu (— dans toute morale <i>noble</i> elle passe pour une faiblesse —) ; on est allé plus loin, on a fait d’elle <i>la</i> vertu, le terrain et l’origine de toutes les vertus. Mais il ne faut jamais oublier que c’était du point de vue d’une philosophie qui était nihiliste, qui inscrivait sur son bouclier <i>la négation de la vie</i>. Schopenhauer avait raison quand il disait : La vie est niée par la pitié, la pitié rend la vie encore plus digne d’être niée, — la pitié, c’est la <i>pratique</i> du nihilisme. » (Nietzsche, <i>L’Antéchrist</i>, 7)</p>
<p><i>Application à la morale contemporaine (le cas de la tolérance)</i></p>	<p>La morale contemporaine semble être une morale de l’individu et non une morale du troupeau, une morale de l’autonomie et non une morale du dressage. Pourtant, les critiques que Nietzsche fait à la morale du troupeau et à la morale du dressage peuvent s’appliquer à la notion de tolérance.</p> <p>– La valorisation de la tolérance conduit au relativisme, à l’affirmation que tout se vaut ; la tolérance devient alors une forme d’intolérance à la critique, et de renoncement à toute distinction entre les croyances. On retrouve ici une caractéristique de la morale du troupeau.</p> <p>– La tolérance semble reposer sur une peur du conflit avec autrui. Elle est censée permettre la coexistence des différences, mais ne conduit pas à une véritable rencontre entre ces différences. En cherchant à rendre moins dangereux les rapports avec autrui, on perd la possibilité d’un enrichissement mutuel par l’échange et la confrontation. On retrouve ici une caractéristique de la morale du dressage.</p>

## II – L'idée d'une base naturelle de la morale

### A. La pitié selon Rousseau

<i>Nature ≠ société</i>	<i>Sentiment ≠ raison</i>
Rousseau est l'un des penseurs qui défend le plus nettement l'idée qu'il existe un sens naturel de la morale, une capacité innée à saisir ce qu'est le bien et le mal. Avant même que les hommes vivent dans des sociétés constituées, régies par des lois et où il y a des institutions qui transmettent des croyances morales, les hommes sont capables de sens moral. Rousseau va jusqu'à affirmer que le sens moral, qui existait déjà à l'état de nature, est en fait perverti par le développement des sociétés : le prétendu « progrès » n'est en fait qu'une décadence du point de vue moral. L'homme à l'état de nature est capable de ressentir la souffrance d'autrui, car l'autre est toujours considéré comme son semblable. À travers le sentiment de pitié, je me mets en un sens à la place de l'autre. Or toute société repose sur des inégalités, des hiérarchies. Ce système de places et de classes sociales rend plus difficile l'expression de notre sens moral, qui se fonde au contraire sur l'intuition d'une égalité de condition.	Il faut bien comprendre que la pitié n'est pas une forme de raisonnement qui chercherait à déduire ce que nous avons à faire à partir d'une représentation de ce que nous ferions si nous étions à la place de l'autre. La pitié est identification immédiate à la souffrance d'autrui, sous la forme d'un sentiment et non d'un raisonnement. Le sens moral est d'abord l'expression d'une subjectivité qui ressent une souffrance, avant d'être recherchée par la réflexion d'une forme d'objectivité. Rousseau va parfois jusqu'à soutenir que le développement de la raison obscurcit notre sens moral : la raison, dans la mesure où elle repose sur une mise à distance, une attitude de recul, de surplomb, s'oppose à l'identification immédiate avec autrui.

### B. La question de l'origine du mal

<i>La raison et le mal : la lettre de Willy Just</i>	<i>La société et le mal : l'expérience de Milgram</i>
On peut observer dans la lettre de Willy Just un usage pervers de la raison, qui conduit à une véritable distanciation par rapport à la situation. La lettre se concentre sur des questions purement techniques, comme par exemple la gestion des lumières dans les camions à gaz : il n'est pas fait référence aux personnes gazées elles-mêmes qui constituent ici simplement "le chargement". On peut comprendre ici comment la raison peut conduire à se mettre à distance d'autrui et à ne plus le considérer comme une véritable personne.	Comment peut-on expliquer les résultats de l'expérience de Milgram ? Les individus testés ne sont pas des pervers (lorsque les individus ont le choix du niveau de choc, le taux d'obéissance ainsi que le choc maximal moyen sont beaucoup plus bas). Les paramètres qui jouent semblent être les suivants : (i) la possibilité de transférer sa responsabilité avant tout sur l'autorité scientifique qui organise l'expérience et donne les ordres (si cette autorité est défaillante ou absente, les taux d'obéissance chutent), mais aussi sur un subordonné à qui on donne des ordres (si l'individu n'a même pas la responsabilité d'appuyer sur les commandes mais donne simplement l'ordre à quelqu'un d'autre de déclencher la décharge électrique, on a un taux d'obéissance de 92.5%) ; (ii) le fait d'appliquer une procédure mécanique détachée de la souffrance d'autrui (plus il y a de proximité avec la "victime", moins l'individu administre les chocs).

<i>Le cas Eichmann</i>	« En 1960, le Mossad arrête en Argentine et déporte à Jérusalem le responsable SS du transport des prisonniers juifs dans l'Allemagne nazie, Adolf Eichmann, qui sera jugé et condamné à mort pour crimes contre le peuple juif, en 1961. Lors de son procès, Eichmann se présente comme "un modeste et petit fonctionnaire", simple "rouage" de la machine nazie. "Une simple petite saucisse dans la grande machine nazie", comme il le dit lui-même ("Paris-Presse", 22 avril 1961)... Les ordres étaient durs, mais c'étaient les ordres, explique-t-il. Pour cette "petite saucisse", cela signifiait "faire parvenir les gens à destination" dans les camps. C'est donc le spécialiste de la logistique qui parle : "Je ne m'occupais que des horaires. Si un convoi ne partait pas à l'heure et au jour prévus, l'ensemble du système était démolé. L'horaire devait être refait. D'autres horaires devaient être modifiés parce que le train dont le départ était prévu pour le 15 juillet devait être acheminé par un autre itinéraire". Commentaire de Yvan Audouard, envoyé spécial au procès de "Paris Presse" à la date du 22 avril 1961 : Eichmann parle de cette activité "comme s'il s'agissait de départs en vacances. Si la destination de ces trains n'était pas Deauville ou Juan-les-Pins, mais Auschwitz ou tout autre camp de la mort, qu'y pouvait-il ?" Autre morceau choisi, cette fois sur l'envoi de six convois d'enfants juifs français. "Puisqu'il s'agissait de déporter tous les juifs, il fallait bien y inclure les enfants. On a l'impression que je me suis acharné sur les enfants. En fait, cela était logique. Je ne pouvais prendre aucune décision de ma propre initiative. Cela venait d'Himmler. Je n'étais qu'un entremetteur. On me posait des questions, j'en réfèrais à mes supérieurs et je transmettais les ordres" ("Le Figaro", 30-6-1961). "L'accusé parle sans aucune émotion. Il semble bien que ces milliers d'enfants n'ont jamais troublé sa conscience", commente le quotidien. » (source : <a href="http://bit.ly/R7FdHi">http://bit.ly/R7FdHi</a> )
<i>Analyse</i>	Eichmann affirme qu'il n'a fait que de la logistique. Son travail, selon lui, se réduisait à faire en sorte que les transports ferroviaires fonctionnent correctement. Cette défense ressemble ainsi au fonctionnement de la raison dans le cas de la lettre de Willy Just : la réalité est réduite à un problème technique à résoudre de manière rationnelle et efficace. Eichmann affirme d'autre part qu'il n'est qu'un fonctionnaire, qu'il n'a fait qu'effectuer des ordres et qu'il n'a tué directement aucune personne. Cette défense ressemble à l'expérience de Milgram dans la mesure où on a ici un transfert de responsabilité aux supérieurs hiérarchiques qui donnent les ordres et aux subordonnés qui les exécutent. Cette défense d'Eichmann conduit Hannah Arendt à la thèse de la banalité du mal. Le terme de banalité ne s'applique pas ici au mal lui-même, mais aux individus qui accomplissent le mal. La thèse de la banalité du mal signifie ainsi que le mal est en fait bien souvent accompli par des hommes ordinaires, qui ne sont pas des pervers, des fanatiques, des individus pleins de haine, mais des personnes qui ne font que respecter l'autorité et accomplissent leur rôle en se souciant simplement de gérer ce qu'ils ont à faire, sans se poser la question des conséquences ou de la finalité de leurs actes (la banalité du mal serait ainsi liée à un "manque de pensée", une incapacité à juger par soi-même et à penser du point de vue d'autrui). Cette thèse a son intérêt, mais elle fortement remise en cause dans le cas d'Eichmann, et fait l'objet de débats importants dans le cas général des exécuteurs de génocide.

### C. Une approche contemporaine : l'éthique évolutionniste

<i>L'éthologie</i>	On peut observer des comportements prosociaux, des formes d'empathie et un certain sens de l'équité chez certains animaux. La morale est-elle alors une spécificité humaine ou bien émerge-t-elle déjà sous une forme primitive chez les animaux ?
<i>La psychologie morale</i>	Les enfants manifestent de manière précoce une capacité morale et sont capables de faire la différence entre des règles conventionnelles et des règles morales.
<i>Les neurosciences</i>	Les travaux sur le fonctionnement du cerveau cherchent à identifier les bases neuronales de la morale.
<i>La théorie de l'évolution</i>	Le défi est ici le suivant : comment la morale a-t-elle pu être sélectionnée dans l'évolution étant donné que les traits qui sont sélectionnés sont ceux qui confèrent un avantage adaptatif à un individu ?